

LE MENDIANT NOIR

I

• APRES VÊPRES

En 1817, vers le milieu de l'automne, au premier étage d'une maison située place Saint-Germain-des-Prés entre le portail et la rue de l'Abbaye, deux jeunes gens, accoudés sur le balcon, musaient et causaient. La magnifique église était encore embarrasée de constructions diverses et bien des années devaient passer avant que la restauration en fut seulement projetée. C'était un dimanche.

Le cadran du clocher marquait la demie après quatre heures.

Nos deux jeunes gens attendaient sans doute la fin des vêpres, pour passer en revue les fidèles qui allaient sortir de l'église, car l'éloquent et fameux Père Rozan, des Missions de France, prêchait. Il y avait foule.

Tous deux étaient grands et beaux, mais leurs physiologies formaient un plein contraste. Le plus âgé, dont le brun visage avait une expression d'insouciance singulière, mêlée d'irréflexion et de vaniteux orgueil, semblait déjà près d'atteindre cette époque incertaine qui sert d'extrême frontière entre la jeunesse et l'âge mûr.

Il avait dépassé sa trentième année. Depuis quand ? cela était difficile à dire, car son front restait exempt de rides ; ses cheveux noirs, trop crépus pour être beaux, avaient pris, cependant, le bon pli de la mode la plus nouvelle et jetaient de brillants reflets, grâce à la main d'un "artiste-coiffeur" des quartiers d'Outre-Seine.

Ses yeux étaient ardents, pleins de feu, mais se baissaient parfois involontairement sous un regard scrutateur.

Sa fine moustache, enfin, était pure de tout poil grisonnant ; mais, sous les mèches effilées de cette moustache qui affectait un peu la courbe moscovite, trop connue en ce temps-là des Parisiens, une ride profondément dessinée abaissait les coins de sa bouche : il avait fallu sourire bien des fois et bien amèrement pour creuser ce sillon caractéristique.

Ce signe démentait hautement l'air de jeunesse du visage entier.

Il ne cadrait qu'avec certain cercle bleuâtre qui cernait la paupière de notre beau brun, et rejoignait ses tempes, marbrées d'imperceptibles plis.

Ce personnage se faisait nommer le cavalier Juan de Carral ; c'était un gentilhomme espagnol, à ce qu'il disait.

Il parlait souvent de sa famille, qui était une des premières de l'Andalousie, et se montrait en toutes occasions, fort vain de sa noble naissance.

En cela, M. de Carral, nous voulons le dire tout de suite, agissait comme ces belles dames qui se laissent faire des compliments sur leur chevelure achetée. Encore n'avait-il point pris la peine d'acheter rien du tout. Les noblesses comme la sienne se ramassent.

Juan de Carral était fils de nègre, esclave de naissance, et s'appelait Jonquille de son nom véritable. A nos yeux, ce hasard aurait ajouté à sa valeur, — s'il eût valu quelque chose.

Son camarade qui se nommait Xavier, tout court, était beaucoup plus jeune et tout autrement fait. Son front large et ouvert s'encadrait de cheveux blonds. Son teint uni et de claire carnation semblait d'albâtre auprès de la joue brune du mulâtre, mais cette délicatesse n'excluait nullement la vigueur.

Son regard était franc, sa bouche pensive. Une tristesse vague et sans amertume semblait être l'expression habituelle de sa physionomie.

Il avait vingt-deux ans.

Au-dessous d'eux, la place aussi étroite alors qu'elle est large maintenant, était complètement déserte ; seulement, sur la marche unique qui tenait lieu de perron à l'église, un mendiant, debout et appuyé sur un long bâton, attendait, lui aussi, la sortie des vêpres, mais non point par simple curiosité.

Ce mendiant était un nègre, un beau nègre, en vérité, qui vingt ans auparavant, eût admirablement représenté l'Othello de Shakspeare. Il avait servi de modèle à plus d'un peintre.

Sa large face ressortait, noire comme l'ébène, entre les masses de neige de sa barbe et de ses cheveux.

Sa haute taille n'avait point fléchi sous le poids de l'âge ; il se tenait droit, et portait avec une sorte de fierté le vêtement rapiécé, mais propre et largement drapé qui couvrait ses épaules.

En 1817, nous n'aurions point eu besoin de cette description, car vous eussiez certes connu, comme tout le monde, le MENDIANT NOIR, qui demandait l'aumône à la porte de Saint-Germain-des-Prés.

C'était presque un personnage célèbre.

Il parlait peu. On lui donnait beaucoup. Jamais il ne menait à haute voix. Sa main tendue provoquait silencieusement l'offrande.

Quand il avait reçu, il s'inclinait avec gravité en signe d'actions de grâces. Le salut du mendiant noir avait de la réputation dans Paris et les Anglais lui donnaient rien que pour se faire saluer par lui.

Les petits enfants du quartier avaient grande peur de lui, et le cabaretier du coin prétendait qu'il était le "roi des sauvages," fait autrefois prisonnier par l'empereur.

Nous l'avons dit, il était quatre heures et demie. Pendant que le mendiant attendait, immobile, les deux jeunes gens poursuivaient leur entretien, occupé de temps à autre par de longs silences.

—Xavier ! s'écria tout à coup Juan de Carral en jetant sa cigarette, vous me cachez quelque chose, mon ami !

Xavier s'efforça de sourire.

—Ne me cachez-vous rien, vous ? murmura-t-il.

—Moi ? . . . mon Dieu non . . . c'est-à-dire . . . au fait, tout le monde a des secrets, c'est certain, mais je m'entends, et vous m'entendez . . . Vous avez une affaire de cœur, très cher, et, j'en ai peur, une dangereuse affaire !

—Qui vous fait supposer cela ?

—A la bonne heure ! vous ne niez pas ! Ce qui me fait supposer cela ? hé ! hé ! une foule d'indices. Nous autres Espagnols, voyez-vous, nous sommes de terribles observateurs, de vrais argus ! J'ai surpris . . .

—Quoi ? demanda vivement Xavier.

Carral éclata de rire.

—Allons ! dit-il, vous vous trahissez. Il serait cruel à moi d'abuser de mes avantages avec un diplomate aussi novice que vous.

Au bruit de l'éclat de rire de Carral, le mendiant noir s'était retourné.

Il souleva son chapeau de paille et tendit sa main ouverte vers le balcon. Xavier prit sa bourse aussitôt.

—Ce nègre me déplaît ! grommela Carral en tirant aussi sa bourse.

Xavier jeta son offrande sans rien dire.

Le mendiant, avant de se baisser pour la ramasser, se découvrit de nouveau et mit la main sur son cœur.